

CLAUDE BRIXHE — GÜNTER NEUMANN

DECOUVERTE DU PLUS LONG TEXTE NEO-PHRYGIEN: L'INSCRIPTION DE GEZLER KÖYÜ

Au cours de ses recherches pour l'établissement du corpus des inscriptions néo-phrygiennes, Cl. Brixhe a eu l'heureuse surprise de trouver en 1982, au musée d'Afyon, un document exceptionnel. Nous remercions vivement le Directeur de ce musée, Monsieur Ahmet Topbaş, pour en avoir permis l'étude, la photographie et l'estampage.

Belle stèle de marbre blanc, trouvée près de Gezler Köyü (12 km à vol d'oiseau à l'Ouest d'Afyon), au lieu-dit Kapan Yakası, actuellement sans numéro d'inventaire dans la cour du musée d'Afyon, où elle a été enregistrée le 16 juin 1982. Au sommet, fronton triangulaire endommagé; fût légèrement pyramidal, ébréché à droite et à gauche; moulure à la base; sous la base, un fort tenon pour encastrement dans la dalle. Hauteur totale actuelle sans tenon: 93 cm; largeur du fût au milieu: 36 cm; dos rond, épaisseur maximale (au milieu): 12,5 cm. Sur le fût, sous deux rosaces, 14 lignes d'écriture, endommagées au début et à la fin. Hauteur de la surface inscrite: un peu plus de 30 cm. Photographies de la pierre (ensemble), de la surface inscrite et de l'estampage, pl. I, II et III.

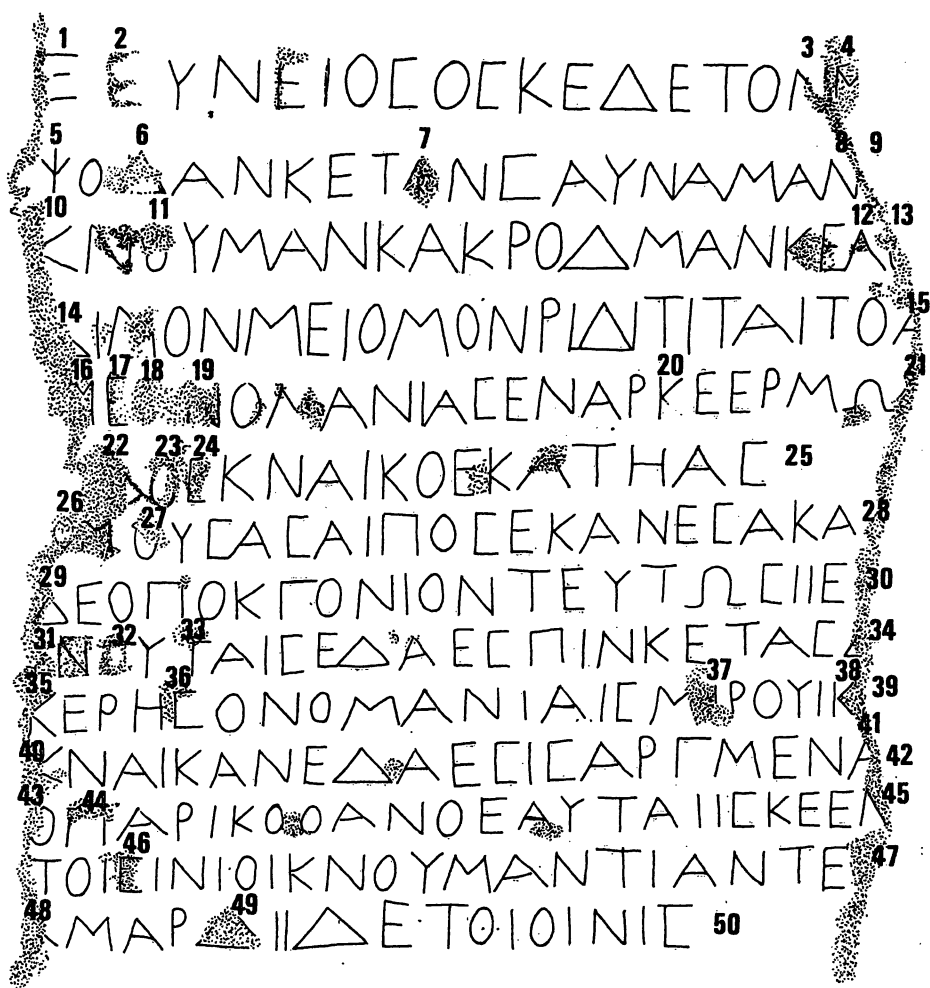
Comme pour toutes les inscriptions néo-phrygiennes, l'écriture utilisée est l'alphabet grec de l'époque. Les lettres sont dépourvues d'apices; alpha, ômega et epsilon ont un tracé classique; le seul trait récent est constitué par le sigma carré¹. On peut donc situer le document assez haut dans l'époque impériale: premier siècle ou début du second? Ce pourrait être le plus ancien texte néo-phrygien connu.

L'intervalle entre les lignes diminue à partir de la 7^e. Hauteur moyenne des lettres: 1,5 cm (un peu plus petites dans la partie inférieure). Début et fin de lignes sont endommagés. Cependant, si l'on admet que l'inscription n'était pas pyramidale comme son support, c'est-à-dire que les lignes du bas n'étaient pas plus longues que celles du haut, il est

¹ Tracé qui apparaît à l'époque impériale, cf. M. Guarducci, *Epigrafia greca* I, Rome 1967, 383. Par la suite, pour des raisons de commodité, nous représenterons ce signe avec Σ.

possible qu'ait été conservé, plus ou moins mutilé, le caractère initial de toutes les lignes sauf VI et XIV. S'il en est ainsi, l'écriture commençait à 2,5 cm du bord en haut, et à 4 cm en bas. Si la gravure était parfaitement équilibrée, nous pourrions avoir la fin des lignes III, IV, VI, XI, XII, XIV. Si l'on excepte les lignes VI et XIV sur lesquelles nous reviendrons, sont conservés entre 17 (l. I) et 24 (l. IV) caractères par ligne. Nous sommes en présence de la plus longue inscription néo-phrygienne connue.

Comme tous les textes néo-phrygiens, celui-ci est en scriptio continua et ignore les séparations de mots. L'écriture est dextroverse. Les lignes VI et XIV ne vont pas jusqu'au bord droit. L'inscription pourrait donc comporter deux paragraphes (I–VI et VII–XIV) de contenu différent.



1. Commentaire épigraphique

Ligne I

1. Ε, début de la ligne.
2. Lettre mutilée, mais photo et estampage nous orientent incontestablement vers E.
3. Au mieux un N, dont la haste droite, encore visible dans sa partie supérieure, correspond à la fracture.
4. Sur l'estampage, traits évanescents, où il est difficile de discerner ce qui est fortuit de ce qui ne l'est pas: une lettre manque probablement.

I	Ε ΕΥΝΕΙΟΣΚΕΔΕΤΟΝ [?] .
II	ΨΟΛΑΝΚΕΤΑΝΣΑΥΝΑΜΑΝ [?] .
III	ΚΝΟΥΜΑΝΚΑΚΡΟΔΜΑΝΚΕΛΟ [?] .
IV	ΔΙΜΟΝΜΕΙΟΜΟΝΡΙΑΙΤΙΤΑΙΤΟΑ
V	ΜΕΦΟΝΟΜΑΝΙΑΣΕΝΑΡΚΕΕΡΜΩ [?] .
VI	ΛΟ [?] Σ [?] ΚΝΑΙΚΟΕΚΑΘΑΣ
VII	ΟΜΟΥΣΑΣΑΙΠΟΣΕΚΑΝΕΣΑΚΑ... [?]
VIII	ΔΕΟΠΟΚΓΟΝΙΟΝΤΕΥΤΩΣΙΙΕ... [?]
IX	ΝΟΥΤΑΙΣΕΔΑΕΣΠΙΝΚΕΤΑΣΔ.
X	ΚΕΡΗΣΟΝΟΜΑΝΙΑΙΣΜΙΡΟΥΙΚ.
XI	ΚΝΑΙΚΑΝΕΔΑΕΣΙΣΑΡΓΜΕΝΑ [?] .
XII	ΟΠΑΡΙΚΟΟΑΝΟΕΑΥΤΑΙΙΣΚΕΕΝ [?]
XIII	ΤΟΙΣ [?] ΙΝΙΟΙΚΝΟΥΜΑΝΤΙΑΝΤΕ.
XIV	.ΜΑΡΔΙΑΙΔΕΤΟΙΟΙΝΙΣ

N.B. — Λ[?](l. VI) = lettre mutilée d'identification probable, mais non certaine.

— .[?] (à la fin d'une ligne) = disparition d'une lettre possible, mais non certaine.

Ligne II

5. Ψ constitue le début de la ligne.
6. Une lettre triangulaire dont on aperçoit le sommet et le bas de la haste droite (doublée par un trait accidentel): Λ ou Δ .
7. Lettre triangulaire, vraisemblablement un A.
8. Un N dont on aperçoit seulement l'amorce de la jambe droite.
9. Absence totale de traces; mais, si l'on en juge par la ligne IV, une lettre a peut-être disparu.

Ligne III

10. Au début de la ligne, un K dont la haste verticale a disparu.
11. Un O dont la partie inférieure est encore visible.
12. Une lettre triangulaire avec un trou dans sa partie supérieure: un Λ plutôt qu'un A, dont la barre médiane est généralement placée au-dessous du niveau de la zone endommagée.
13. Un trait courbe: partie inférieure gauche d'un O clôturant la ligne?

Ligne IV

14. La ligne commence par un Δ , dont ne subsiste que l'angle inférieur droit.
15. Incontestablement un A, dont on voit encore nettement la partie gauche et qui pourrait marquer la fin de la ligne.

Ligne V

16. Partie droite d'un M, très nette sur l'estampage.
17. Tracé évanescent, qui devrait correspondre à un E, dont la haste verticale ne doit pas être confondue avec la jambe droite du M précédent.
18. Un O oblong, comme presque tous les O du texte.
19. Un N endommagé à gauche.
20. Un K, dont l'appendice oblique inférieur est évanescent.
21. Disparition d'une lettre?

Ligne VI

22. Lacune de 4 cm (si l'on en juge par le début des lignes précédentes): disparition d'au moins deux lettres? De la seconde, triangulaire, on aperçoit la partie droite: Λ plutôt que Δ ? Nous ne sommes pas certains que le trait inférieur ne soit pas fortuit.
23. A peu près sûrement un O: ses parties gauche et inférieure sont nettes sur la photo et, surtout, l'estampage.

- 24. Σ ou E.
- 25. Espace non inscrit.

Ligne VII

- 26. Zone très endommagée (superficiellement) sur 3,5 cm: partie droite d'une lettre ronde (un O), suivie apparemment d'un M évanescent.
- 27. Indubitablement un O.
- 28. Lacune de 2 cm (par rapport à la ligne IV): une lettre ou deux lettres minces?

Ligne VIII

- 29. Un Δ à peine endommagé, marquant le début de la ligne.
- 30. Lacune de 2,5 cm (par rapport à la fin de la ligne IV): une lettre ou deux lettres minces?

Ligne IX

- 31. 2,5 cm avec traces dont certaines doivent être accidentelles; la confrontation de la photo et de l'estampage semble plaider pour un N.
- 32. Un O, cf. photo et estampage.
- 33. Sans doute un T, dont la partie gauche du trait horizontal a disparu avec une écaille de la pierre.
- 34. Partie gauche d'un Δ ? S'il en était ainsi, il ne manquerait à la fin de la ligne qu'une lettre (mince?).

Ligne X

- 35. Vraisemblablement un K.
- 36. Assurément un Σ .
- 37. Un I, endommagé, mais dont la moitié supérieure est encore visible.
- 38. Apparemment un K dont les deux appendices obliques, formant un angle plus aigu que d'habitude, sont à la limite de la brisure.
- 39. Moins de 2 cm par rapport à la ligne IV: une lettre au plus.

Ligne XI

- 40. Un K, dont la haste verticale a presque complètement disparu.
- 41. Un A, dont la partie inférieure droite est perdue.
- 42. Moins de 1 cm par rapport à la fin de la ligne IV: une lettre mince au plus? Fin de la ligne avec A?

Ligne XII

- 43. Partie droite d'un O.
- 44. Non sans doute deux lettres, mais un Π dont la barre horizontale est endommagée.
- 45. Probablement un N, qui clôt la ligne.

Ligne XIII

- 46. Σ, mais E non exclu.
- 47. Lacune de 2 cm par rapport à la fin de la ligne IV: manque donc au moins une lettre.

Ligne XIV

- 48. Base d'un trait oblique: A? Λ? K semble exclu, car on devrait apercevoir l'appendice oblique supérieur.
- 49. Un Δ endommagé, mais net.
- 50. Espace non inscrit, cf. l. VI.

2. Segmentation

Parmi les lettres fournies par l'alphabet grec, ne se rencontrent jamais dans cette inscription B, Z, Θ, Φ, X. On ne trouve qu'un fois Ξ (l. I) et Ψ (l. II). H et Ω n'apparaissent que deux fois, respectivement aux l. VI et X, V et VIII: on se demandera si ces deux signes vocaliques ne servent pas, au moins partiellement, à rendre des noms grecs. On sait cependant que dans les inscriptions néo-phrygiennes l'ômega est fréquemment utilisé pour des mots phrygiens. L'êta est plus rare, mais cf. (31), (42), (87) . . . A la ligne VIII, dans la séquence TEYTΩΣΠE, le second iota vaut manifestement [j]. [w] est peut-être présent dans TOA (l. IV) et OANO (l. XII), à condition, naturellement que O et A appartiennent au même mot.

On relève les digrammes vocaliques suivants, correspondant à des diphtongues ou à d'anciennes diphtongues:

AI (l. IV, VI, VII, IX, X, XI, XII)

AY (l. II, XII)

EI (l. I ??, l. IV)

EY (l. I, VIII)

OI (l. XIII, XIV)

OY (l. III, IX, X, XIII) . . .

Dans la séquence ΔEOΠOK . . . (l. VIII), les deux signes vocaliques E et O appartiennent-ils au même mot? Ce point reste pour

l'instant incertain. Puisque le phrygien ne possède apparemment pas de diphtongue à second élément e, nous pouvons considérer que dans KNAIKOE (l. VI) il y a une limite de mots entre O et E.

On notera l'absence, dans la graphie, de consonne double.

Pour une segmentation, c'est-à-dire une division de la chaîne écrite en mots, on peut s'appuyer sur trois types d'observations:

a) On reconnaît quelques mots qui sont déjà connus par d'autres inscriptions phrygiennes, d'abord KNOYMAN (l. III et XIII) et ΕΔΑΕΣ (l. IX et XI), mais aussi ΕΕΥΝΕ (l. I), ONOMAN- (l. V et X), le thème TEYT- (l. VIII).

A la ligne XII, semble se dégager un mot ΙΣ, susceptible de représenter une forme du pronom relatif phrygien ιος.

Cet ΙΣ est-il suivi de la particule de phrase KE, bien connue (cf. Brixhe 1978, 16 et 20)? En outre, le phrygien possède aussi, on le sait, une particule copulative κε ou . . . κε . . . κε («et», «et . . . et», Brixhe 1978/1, 1sq.): il est possible qu'elle apparaisse ici, aux lignes I, II et III (en III, si K'AKPOΔMAN, le e de KE serait élidé devant voyelle initiale suivante). On examinera plus loin ces éventualités.

b) La présence successive de deux signes vocaliques identiques indique, entre eux, une frontière de mots, ainsi:

- l. V ENAPKE EPMΩ
- l. VIII TEYTΩΣΙ IE
- l. XII ΟΠΑΡΙΚΟ ΟΑΝΟ
- l. XII ΕΑΥΤΑΙ ΙΣ
- l. XII KE EN
- l. XIV ΜΑΡΑΙ ΙΔΕΤΟΙ
- l. XIV ΙΔΕΤΟΙ ΟΙΝΙΣ

A la ligne VIII, même si le groupe ΚΓ peut paraître surprenant, il n'est pas certain que K corresponde à la fin d'un mot.

c) L'existence, dans des séquences voisines, de suites identiques, peut révéler la présence de mots liés par un accord grammatical, ainsi:

- l. II ΨΟΛΑΝ KETAN ΣΑΥΝΑΜΑΝ
- l. III KNOYMAN KAKPOΔMAN
- l. IV (ΛΟ)ΔΙΜΟΝ ΜΕΙΟΜΟΝ
- l. XIII KNOYMAN TIAN

Cet argument, à lui seul, n'est pas pertinent, puisque, comme on le sait, dans toute langue à flexion existent des finales homophones avec fonctions différentes, si bien que l'identité des désinences n'est pas nécessairement signe d'appartenance au même syntagme. D'autre part, il faut tenir compte de l'éventualité de finales illusoires, nées de coupes fautives, cf. e.g. à la ligne XIII TIAN ou TI AN?

Notons qu'aux lignes VI et VII un accord entre ΕΚΑΘΑΣ et ΟΜΟΥΣΑΣ est a priori suspect, puisqu'on change apparemment de paragraphe en passant d'une ligne à l'autre.

Une dernière hypothèse: il est possible qu'ΕΚΑΝΕΣ (l. VII) représente une forme verbale, dont la morphologie serait identique à celle d'ΕΔΑΕΣ.

Ces considérations nous autorisent à proposer la segmentation suivante, partielle et provisoire:

- I ΕΞΕΥΝΕ ΙΟΣΟΣ ΚΕ ΔΕΤΟΝ[?].
- II ΨΟΔΑΝ ΚΕ ΤΑΝ ΣΑΥΝΑΜΑΝ[?].
- III ΚΝΟΥΜΑΝ Κ ΑΚΡΟΔΜΑΝ ΚΕ ΛΟ[?]
- IV ΔΙΜΟΝ ΜΕΙΟΜΟΝ ΡΙΔΙΤΤΑΙΤΟΑ
- V ΜΕ ΟΝΟΜΑΝΙΑΣ ΕΝΑΡΚΕ ΕΡΜΩ[?].
- VI ΛΟΣΚΝΑΙΚΟ ΕΚΑΘΑΣ[?]
- VII ΟΜΟΥΣΑΣ ΑΙΠΙΟΣ ΕΚΑΝΕΣ ΑΚΑ[?]..
- VIII ΔΕΟΠΟΚΤΟΝΙΟΝ ΤΕΥΤΩΣΙ ΙΕ[?]..
- IX ΝΟΥΤΑΙΣ ΕΔΑΕΣ ΠΙΝΚΕΤΑΣΔ[?].
- X ΚΕΡΗΣ ΟΝΟΜΑΝΙΑΙΣ ΜΙΡΟΥΙΚ.
- XI ΚΝΑΙΚΑΝ ΕΔΑΕΣ ΙΣ ΑΡΙΜΕΝΑ[?].
- XII ΟΠΑΡΙΚΟ ΟΑΝΟ ΕΑΥΤΑΙ ΙΣ ΚΕ ΕΝ[?]
- XIII ΤΟΙΣΙΝΙΟΙ ΚΝΟΥΜΑΝ ΤΙΑΝ ΤΕ.
- XIV ΜΑΡΔΙ ΙΔΕΤΟΙ ΟΙΝΙΣ

3. Commentaire linguistique

ΕΕΥΝΕ

Dans les textes grecs de l'aire phrygophone, un anthroponyme féminin Εευνα, cf. Zgusta 1964, § 1061/1–2. L'inexistence, ailleurs, d'un tel radical nous invite à identifier ΕΕΥΝΕ à ce nom de personne. La même remarque vaut pour les occurrences du mot dans d'autres textes néo-phrygiens: Εευνη τα . . . (15); Εευνε οι αδικεσει et Εευνα ναιδμως ου Εευναν αι δμως/αιδμως (plutôt que Εευν' αναιδμως, Haas) (31); Εευνε πειρ (69).

La finale -α du nom dans les textes grecs ne fait pas problème: intégration d'un thème vocalique féminin à une flexion grecque sentie comme typiquement féminine.

En revanche, la finale du nom en contexte phrygien fait difficulté:

- Cette finale est actuellement isolée en néo-phrygien. Dans les inscriptions grecques de Phrygie, elle est peut-être masquée par l'intégration aux thèmes en -η ou en -α du grec.
- Faut-il la rattacher à la finale -es ou -e (cette dernière n'étant pas nécessairement féminine, cf. Brixhe 1983, 128, et 1984, 77 sq. et n. 107) d'une série d'anthroponymes paléo-phrygiens? Ainsi Voines-Voine (G-129 = Young 1969, n° 56; G-228), Ates (M-01a = Haas 1966, I), Paries ou Garies (G-224b) . . .
- Aurions-nous ici l'avatar phrygien du suffixe i.-e. *eH₁ (pour le grec, cf. Cl. Brixhe, *Le dialecte grec de Pamphylie*, Paris 1976, 104 sq.). Le phrygien aurait-il connu primitivement une finale masculine -e: s opposée à un -e: féminin? Mais on sait que dès le paléo-phrygien *e: est représenté par a(:), cf. e.g. matar = grec μητήρ, W-04 = Haas 1966, n° IX (voir Brixhe 1983, 115). Faudrait-il donc supposer un abrégement du suffixe? -e au lieu de -e:, comme on a -a au lieu de -a: dans plusieurs langues?

ΙΟΣΟΣ ΚΕ

On a vu supra que ΚΕ pouvait recouvrir une conjonction copulative ou une particule de phrase. Quelle que soit la solution adoptée ici, elle isole une séquence ΙΟΣΟΣ: un relatif du type grec ὅς(σ)ος < *jotjos? Nous parierions volontiers pour un anthroponyme. Chez Zgusta 1964, aucun nom ne présente un tel radical; mais cf. paléo-phrygien Iosais (G-117 = Young 1969, n° 42). Dans ce cas, ΚΕ (ou Κ', voir infra) serait la copule: ΕΕΥΝΕ ΙΟΣΟΣ ΚΕ «Xeuné et Iosos».

(E)ΔΕΤΟΝ[?] . . .

L'interprétation de cette séquence dépend partiellement de la structure des lignes suivantes.

Deux constatations: a) il est difficile de restituer KE à la fin de la ligne I; b) à la fin de la ligne II, on ne dispose apparemment pas des 2,5 cm nécessaires pour un KE.

Trois questions: a) KETAN: un ou deux mots? b) ΚΑΚΡΟΔΜΑΝ ou Κ'ΑΚΡΟΔΜΑΝ? c) si Κ'ΑΚΡΟΔΜΑΝ, la coordination est-elle du type x + yκε + zκε ou xκε + yκε? Cf. Brixhe 1978/1, 1 sq.

Il est évident que pour KETAN la solution apparemment la plus économique réside dans une segmentation KE (copule) + TAN. Cette segmentation conférerait la même fonction et le même statut à (E)ΔΕΤΟΝ et à .ΨΟΛ/ΔΑΝ (éventuellement à .ΨΟΛ/ΔΑΝ TAN ΣΑΥΝΑΜΑΝ).

Si l'on isole une séquence ΔΕΤΟΝ, elle appelle une première remarque: on sait qu'en néo-phrygien o et o: se sont confondus en u dans les contextes / – # et / – n #. Ce trait est déjà acquis pour o devant n final en paléo-phrygien (Brixhe 1983, 115). Si la graphie n'en rend pas compte ici (où O = o ancien?), il faut songer, plutôt qu'à un archaïsme graphique, à une simple neutralisation graphémique entraînée par la neutralisation phonologique, cf. néo-phrygien κακον en face du plus fréquent κακουv, passim (v. Brixhe, *ibid.*, 120). En outre, ce ΔΕΤΟΝ évoque inmanquablement le δετουv de (31). Celui-ci, précédé du verbe ενεπαρκες («inscrisit»? v. Lejeune 1969, 292, et 1970, 68), semble être l'accusatif singulier (masculin ou neutre) d'un adjectif ou plutôt d'un substantif: «texte»? «monument»? Ancien adjectif verbal formé sur racine *dheH₁? Le second sens serait naturellement difficile à admettre ici, puisque le nom ou le groupe de noms désignant le tombeau apparaît plus loin. .ΨΟΛ/ΔΑΝ, lié à ΔΕΤΟΝ par KE, aurait le même statut que lui. TAN ΣΑΥΝΑΜΑΝ (avec TAN = démonstratif?), qu'on lise ΚΑΚΡΟΔΜΑΝ ou Κ'ΑΚΡΟΔΜΑΝ, serait un déterminant de .ΨΟΛ/ΔΑΝ, e.g. accusatif singulier ou génitif pluriel féminin.

Les trois premières lignes ne contiennent apparemment aucun verbe. Il faut attendre les lignes IV ou V pour rencontrer quelque chose qui y ressemble (finale -ΤΙ, l. IV; ΕΝΑΡΚΕ, l. V). On peut certes imaginer une phrase du type «un tel a fait ce tombeau pour . . .», avec verbe implicite. La chose est banale dans les épitaphes grecques. Mais ΕΔΕΤΟΝ ne pourrait-il être un verbe? Deux voies sont explorables: a) ΕΔΕΤΟΝ, duel (cf. sujet double), équivalent du grec ἐθέτην, avec finale -ton primaire étendue aux temps à augment? Or que faire de .ΨΟΛ/ΔΑΝ, qui serait un verbe également? Même si, comme pourraient nous y

autoriser les traces à la fin de la l. I, on restituait [Ē]ΨΟΛ/ΔΑΝ, une telle interprétation se heurterait à deux difficultés sérieuses: — le vocalisme radical, — la finale qui serait au mieux celle d'une 3e personne du pluriel, au lieu du duel attendu. D'autre part — obstacle au moins aussi sérieux — on devrait s'étonner de la survivance du duel à une époque aussi basse, alors que le phrygien est dominé par le grec, qui, lui, a perdu ce nombre depuis longtemps. b) ΕΔΕΤΟΝ 3e personne du pluriel d'un temps secondaire, avec -Ο- voyelle thématique et -Ν < *nt, à rattacher à un radical ΔΕΤ- indéterminé? cf. grec ἔ-φερ-ο-ν. Son vocalisme radical en ferait un imparfait plutôt qu'un aoriste (encore que le grec possède quelques aoristes radicaux thématiques à vocalisme e). Cependant, quel que soit le temps, un éventuel [E]ΨΟΛ/ΔΑΝ, mis sur le même plan, poserait à peine moins de problèmes que précédemment, à cause de son vocalisme radical et/ou de sa finale.

Telle est la problématique pour (Ε)ΔΕΤΟΝ et .ΨΟΛ/ΔΑΝ, si l'on voit en ΚΕΤΑΝ deux mots. Or peut-on exclure qu'il s'agisse d'un seul mot? Une recherche étymologique allant dans ce sens devrait tenir compte de deux faits: 1) étant donné la palatalisation de /k/ (< */k/) devant e/i, k devrait remonter à *k^w; 2) E peut représenter *e ou *ei (cf. Brixhe 1983, 117, 120 et 122). Pour la finale, cf. peut-être ΠΙΝΚΕΤΑΣ (l. IX).

Si on lit ΚΕΤΑΝ, le mot .ΨΟΛ/ΔΑΝ n'est pas sur le même plan que la séquence précédente et, dès lors, l'analyse d'ΕΔΕΤΟΝ comme verbe soulève moins de problèmes.

Pour le groupe ΤΑΝ ΣΑΥ . . . ΚΑΚΡΟΔΜΑΝ ΚΕ, peut-on choisir entre les différentes coordinations possibles?

Dans les imprécations phrygiennes qui accompagnent certaines épitaphes grecques, κνουμαν est de loin le terme le plus fréquent pour désigner le tombeau et, quand il est associé à un autre terme, il figure toujours en première position. C'est là un indice sérieux pour croire qu'ici aussi le groupe désignant le tombeau commence par ΚΝΟΥΜΑΝ et que ΣΑΥΝΑΜΑΝ appartient au même groupe que .ΨΟΛ/ΔΑΝ. Cela nous oriente vers les hypothèses ΚΝΟΥΜΑΝ ΚΑΚΡΟΔΜΑΝ ΚΕ ou ΚΝΟΥΜΑΝ Κ'ΑΚΡΟΔΜΑΝ ΚΕ.

Si ΕΔΕΤΟΝ correspondait à un verbe, celui-ci aurait donc comme sujets ΕΕΥΝΕ et ΙΟΣΕΣ, et serait accompagné de deux actants ou circonstants: a) .ΨΟΛ/ΔΑΝ ΚΕΤΑΝ ΣΑΥΝΑΜΑΝ, b) ΚΝΟΥΜΑΝ ΚΑΚΡΟΔΜΑΝ (ou Κ'ΑΚΡΟΔΜΑΝ) ΚΕ. Le groupe b est naturellement le meilleur candidat pour l'objet direct:

— κνουμαν semble désigner le tombeau dans son ensemble (emplacement + monument). On est tenté de l'identifier au keneman paléo-

phrygien (M 01b = Haas 1966, II, cf. Brixhe 1978/1, 15). Mais il faut noter: 1) les divergences phonétiques entre les deux formes, même si kn- peut remonter à ken-, cf. κινουμα en (9), où ι est susceptible de renvoyer à e (Brixhe 1983, 119); 2) les incertitudes qui entourent le sens de keneman. Aucune des étymologies proposées pour ce ou ces mots n'est absolument convaincante. S'il y a un lien entre keneman et κ(ι)νουμαν, peut-on suggérer de voir en ce dernier le produit d'un croisement entre le phrygien keneman et le grec κένωμα? Κένωμα est employé dans le vocabulaire funéraire micrasiatique avec le sens d'«espace vide autour du tombeau», «terrain appartenant au tombeau» (voir J. Kubińska, Les monuments funéraires dans les inscriptions grecques de l'Asie Mineure, Varsovie 1968, 131, 140, 163). Pour o: intérieur > u(:), cf. peut-être δουμω (48).

- KAKPOΔMAN ou K'AKPOΔMAN? Nous pencherions volontiers pour la seconde solution: accusatif d'un composé AKPO-ΔMA, comparable au grec μεσό-δμη et désignant une partie du tombeau: «partie supérieure de . . .».

Le groupe a se présente sous la forme d'un ensemble grammaticalement homogène, apparemment à l'accusatif: ...AN ...AN ...AN (la ligne pourrait donc être complète). Ceci ne signifie pas que toutes ces finales sont historiquement équivalentes: elles peuvent renvoyer à *n̄ (cf. materan) ou à *-a:n. Fonction? attribut du complément d'objet direct? plutôt objet indirect (destinataire)? Pour une structure sujet + verbe + objet indirect + objet direct, voir par exemple la partie grecque de (21). La forme de ce complément (apparemment à l'accusatif) pourrait s'expliquer ou par une construction comparable à celle du grec ἀνίστημι + deux accusatifs (Brixhe 1984, 96), ou par une confusion des marqueurs après réduction de -an et -a:i à -a (Brixhe 1978/1, 13–14).

ΛΩ̇ . . .

L'absence de KE dans la ligne IV semble indiquer qu'ici commence un nouveau syntagme, voire une seconde phrase.

Nous avons vu que la ligne III pouvait se terminer avec O, d'où un groupe ΛΟΔΙΜΟΝ ΜΕΙΟΜΟΝ? nom + adjectif ou adjectif + nom? C'est apparemment la segmentation la plus simple.

Cette segmentation isolerait ensuite un mot commençant par P. En paléo-phrygien, seules une ou deux formes ont une telle initiale: ray (ou bay) (G-251) et rigaru ou ritaru (G-222). En néo-phrygien, une seule: ρεχτεοϋ (ou -τεοι) (51). Mais est-on certain que le mot commence avec P? Nous ne connaissons aucune séquence NP dans un mot, mais MP est attesté plusieurs fois: en paléo-phrygien . . .]imroy

(B-01 = Haas, KZ 83, 1969, 70 sqq., où lecture fautive); en «moyen-phrygien» . . . OYMPOTIS (épitaphe inédite trouvée par Th. Drew-Bear sur le territoire de Dokimeion, époque hellénistique); en néo-phrygien MONANMPO (58) (coupe?), JONMPOΣΣΑΣ (114); dans une épitaphe grecque de Phrygie (35 km à l'Est de la «Ville de Midas») Ἀμρότη = Ἀμβρότη, datif d'un anthroponyme féminin (Zgusta 1964, § 58); cf. encore en attique, avec d épenthétique attendu non noté (faiblesse articulatoire?), Ἀνδρομάχε (S. T. Teodorsson, *The Phonemic System of the Attic Dialect*, 400–340 B. C., Göteborg 1974, 134, et L. Threatte, *The Grammar of Attic Inscriptions I*, Berlin–New York 1980, 573). D'autres coupes sont donc possibles, par exemple ME IO-MONP . . .

La fin du mot ferait également problème: (?)PIΔITI? cf. δαδιτι (9), que Haas 1966 identifie à un datif nominal (p. 106; cf. encore LB 19, 1976, fasc. 3, 57, 75, et fasc. 4, 54). Mais une finale verbale est possible (plusieurs attestations de -ti en paléo-phrygien). Autre possibilité: (?)PI-ΔI TI avec la particule ti (Brixhe 1978, 8 sqq.)?

D'autres coupes, encore, sont envisageables, mais aucune ne conduit à une hypothèse sérieuse.

Ajoutons que TOA clôt probablement la ligne: s'il fallait supposer la disparition d'une lettre, ce ne pourrait être qu'une lettre mince, un I.

ME ONOMANIAΣ

Groupe préposition + nom. Cas attendu: le datif (Brixhe 1979, 184 sqq.). Or ici, nous avons une finale de génitif sing. (plutôt que d'accusatif pluriel): un nouveau cas de flottement datif/génitif? v. Brixhe 1978/1, 13–14. ONOMANIA (autre cas du même nom à la l. X): un dérivé de onoman (paléo-phrygien, W 01b = Haas 1966, VIIb)? cf. grec ὀνομασία? Pour le sens, «nom», «renom», «renommée» (en bonne ou mauvaise part)? cf. grec ὄνομα.

ENAPKE

Une coupe ENAP KE mettrait sur le même plan statutaire et syntaxique ONOMANIAΣ et ENAP, ce qui est difficilement concevable. D'où ENAPKE, qui pourrait être la 3e personne du singulier d'un aoriste, cf. eneparkes/ἐνεπαρκες paléo- et néo-phrygien (voir supra) et, plus bas (l. VII) EKANEΣ. S'il s'agissait bien d'un verbe, la forme serait analysable: ou en augment E + radical NAPK-, ou en EN + APK- (comme eneparkes, si en-ep-ark-, avec double préverbe??), l'augment

étant contracté dans A (= ancien /a:/ ou ancien /e:/, v. Brixhe 1983, 115 et 118). Pour la disparition du s final, cf. a) devant consonne, paléo-phrygien edae (devant l, W-10 = Brixhe/Drew-Bear, *Kadmos* 21, 1982, n° III, 81 sqq.); néo-phrygien ζεμελω κε (6), ιο νι (4bis) en face de l'habituel ιος νι, α βαταν (36) en face de ας βαταν (33); dans une inscription grecque de Phrygie Ξευνα Ἰάσονο (devant σύνβιος, corpus néo-phrygien, [16]); b) devant voyelle (ce qui serait le cas ici), néo-phrygien [ζ]ομολω ετι . . . (5), s'il ne s'agit pas d'une erreur du copiste (Hamilton) pour [ζ]ομολως τι (ainsi Ramsay, *ÖJh* 8, 1905); dans un texte grec de Phrygie, μηδέ = μηδεῖς (devant ἀναγον = ἀναγνον, MAMA IV, 285).

?? ?
EPMΩ.ΛQΣ

Probablement un mot, puisque la séquence KNAIKO correspond indubitablement à une unité (v. infra): un nom de personne d'origine grecque?

KNAIKO

Cf. à la l. XI KNAIKAN. Deux types de rapports sont possibles entre KNAIKO et KNAIKAN:

a) KNAIKO – KNAIKAN = masculin – féminin: un adjectif ou plutôt un nom, par exemple un nom de parenté dont il existe une version masculin et une version féminine? cf. grec ἀδελφός – ἀδελφή. KNAIKAN, accusatif sing. d'un féminin en -a: KNAIKO, génitif sing. d'un thème en -e/o? Sur l'éventualité, en néo-phrygien, d'un génitif sing. thématique en -u, écrit O, Y ou OY (en raison de la neutralisation de l'opposition /o – u/en finale), v. Brixhe 1983, 120 et 124–125.

b) KNAIKO – KNAIKAN = deux cas d'un même nom athématique: KNAIKAN = accusatif sing. et KNAIKO pour KNAIKOΣ (cf. supra EKANE) = génitif sing.? Etant donné le contexte, on songe naturellement à l'équivalent du couple grec γυναῖκα – γυναικός. Toutes les tentatives faites jusqu'ici pour identifier le nom de la femme en phrygien semblent vaines pour des raisons diverses, sur lesquelles il n'y a pas lieu de s'étendre ici. Aurions-nous enfin découvert, avec ce texte, le terme attendu? Le contexte s'y prête; la morphologie également, si l'on veut bien accepter la possibilité d'un amuïssement du -s final. Reste un obstacle phonétique. Si l'on en juge par le traitement phrygien de la sourde correspondante *k^w (> k), le *g^w de *g^wna: devait aboutir à g (cf. Brixhe 1983, 122). Le K présent ici dans la graphie serait d'autant

plus surprenant qu'il est devant nasale. On ne pourrait l'expliquer — si notre hypothèse était exacte — que par une neutralisation de l'opposition /k — g/ devant nasale avec archiphonème /G/, neutralisation phonologique entraînant éventuellement une neutralisation graphémique (K et Γ interchangeables dans ce contexte).

EKATHΑΣ

Un nom de personne, issu du théonyme? Peut-être génitif de l'équivalent phrygien d'Ἑκαταία. A l'époque de notre texte, l'ancienne diph-tongue /ai/ a, en grec, abouti à /e/, qui en hiatus est devenu [i], puis [j], cf. ἐλιουπού[λο]ν = ἐλαιοπώλου, Brixhe 1984, 51–53. Le phrygien connaît la même neutralisation (Brixhe 1983, 119). H, qui dans le système graphique grec note désormais /i/, peut donc normalement rendre [j] devant voyelle, cf. en grec Ἀφροδισίου ou Γηόργης (Brixhe 1984, 51), en phrygien μαίμαρηαν (31), quelle que soit la signification du mot (dans le même texte H figure d'ailleurs avec une valeur identique, mais comme second élément de diphtongue, dans δεκμουταῖς, en face de δεκμουταις [9]). Donc au départ, un Ἑκαταία grec, prononcé [ekatja]?

Avec ce nom semble se conclure le premier paragraphe. Il pourrait correspondre à la partie qui, dans les inscriptions grecques, nous indique qui a fait construire le tombeau et en faveur de qui il l'a fait.

Le second paragraphe pourrait donc contenir les menaces habituelles à l'égard d'un éventuel déprédateur.

ΟΜΟΥΣΑΣ

Un génitif sing. ou un accusatif plur. fém.? Puisque nous changeons apparemment de paragraphe, il est raisonnable de penser qu'il n'y a aucun lien syntaxique entre EKATHΑΣ et ΟΜΟΥΣΑΣ. Lien syn-taxique d'ΟΜΟΥΣΑΣ avec ce qui suit?

ΑΙΠΙΟΣ ΕΚΑΝΕΣ

AI représente à peu près sûrement à la conjonction «si», cf. Brixhe 1978, 18 sq., 1978/1, 3 sqq. et 22.

Nous ferions volontiers de ΠΙΟΣ un préverbe. Il y a sans doute un lien entre ce ΠΙΟΣ- et la forme ποσ-/πός prise par προσ-/πρός dans les textes grecs de Phrygie. Cf. Brixhe (1984, 113 sq.) a donné de celle-ci une explication phonétique: élimination de r postconsonantique, la majorité des illustrations du phénomène étant fournie par προσ-/πρός. Mais le présent texte paraît montrer qu'à l'explication phonétique pour-

rait s'en ajouter une autre: existence, en phrygien, d'une unité ποσ-/πός de même sens que le grec προσ-/πρός. Si pour le ποσ-/πός des inscriptions grecques de Phrygie on peut invoquer – provisoirement du moins – la conjonction d'une règle phonétique et l'influence d'une forme phrygienne, pour cette dernière il n'est pas nécessaire de faire appel à la phonétique. Elle peut, en effet, non pas procéder d'un plus ancien προσ-/προς, mais être simplement comparable à l'arcado-chypriote πός et remonter, comme lui, à *po + s (cf. ποτί/ποσί < *po + ti, voir en dernier lieu F. Bader, BSL 77, 1982, 109). C'est, nous semble-t-il, l'hypothèse la plus économique.

Il y a donc de fortes chances pour que nous soyons en présence d'un ΠΟΣΕΚΑΝΕΣ, 3e personne du sing. d'un indicatif aoriste: peut-on songer à la racine *ken (cf. Pokorny, IEW, 559 sqq., s. *ken /2) «kratzen, schaben, reiben», qui aurait ici le sens de «toucher à, endommager»?

Pour la présence d'un indicatif aoriste dans la protase, on peut invoquer les parallèles offerts par des textes grecs de Phrygie, ainsi τίς τούτω κακὴν χειρὰ πορεσήμενκεν, ὀρπανὰ τέκνα λίποιτο (MAMA VII, 266); [τίς κακῶς ἐ]ποίησεν, ἔσται αὐτῷ [π]ρὸς τὸν θεόν (ibid. 276c); τίς δὲ τούτους ἠδίκησε, ἐνκεχαρισμένος ἦτω εἰς αὐτὰ τὰ νέκυια (ibid. 402); [τίς] ἂν ὧδε θέλησε (οὐ ὧδ' ἐθέλησε) . . . , ἔσθε αὐτῷ πρὸς τὸν θεόν (MAMA IV, 264).

AKA.?

On a reconnu depuis longtemps l'existence, dans les imprécations néo-phrygiennes, d'un substantif ακαλα/ακκαλος (sur son sens et les problèmes morphologiques qu'il pose, v. G. Neumann, *Donum Indogermanicum*, Festgabe A. Scherer, Heidelberg 1971, 155–160; Brixhe 1979, 191 sq.; O. Panagl et B. Kowal, *Eichstätter Beiträge*, Bd. 8, Abt. «Sprache u. Literatur», 1983, 187). Ici une restitution AKA[ΛΑ] n'est pas absolument exclue, mais elle se heurte à deux obstacles: a) la place apparemment insuffisante pour deux lettres aussi larges que Λ et Α, b) la présence constante d'ακκαλος/ακαλα dans l'apodose de l'imprécation, alors qu'ici nous sommes au début de la protase.

ΔΕΟΠΟΚΓΟΝΙΟΝ

Certes ΚΓ semble correspondre à un groupe difficilement prononçable et ainsi nous inviter à placer une frontière de mots entre Κ et Γ, d'où ΔΕΟΠΟΚ ΓΟΝΙΟΝ? Mais ΚΓ pourrait simplement représenter une graphie historique, dont la persistance s'expliquerait par le sentiment

d'une limite de monèmes entre K et Γ, cf. grec ἔκγονος, graphie historique (parce que mot toujours senti comme composé), en face d'ἔγγονος, plus fidèle à l'articulation, cf. d'ailleurs néo-phrygien τετικμενος (passim) et inversement paléo-phrygien lavagtaei (M-01a = Haas 1966, n° I, voir M. Lejeune, *Athenaeum* N.S. 47, *Studi in onore di Piero Meriggi*, 1969, 188 sqq.). Nous n'excluons donc pas une coupe ΔΕΟ ΠΟΚΤΟΝΙΟΝ.

Si la ou les lettres disparue(s) en fin de la ligne VII complète(nt) ΑΚΑ, ΔΕΟ peut, en effet, constituer un mot: genitif ou datif sing. correspondant au datif plur. néo-phrygien δεως/διως/δεος/διος (passim)? ou datif pluriel amputé de son Σ final? cf. supra ΕΝΑΡΚΕ. ΠΟΚΤΟΝΙΟΝ un composé avec même second membre que paléo-phrygien benagonos (G-116 = Young 1969, n° 41)?

ΤΕΥΤΩΣΙ

Pour le radical τευτ-/τοτ- attesté en néo-phrygien et susceptible d'avoir été emprunté au galate, voir W. Dressler, *Festschrift Pokorny*, Innsbruck 1967, 153 sq. Compte tenu de la base de départ (thème en -a:) et de la disparition celtique de la longue finale, l'hypothèse la plus simple consisterait peut-être à voir dans le mot phrygien un athématique (cf. Brixhe 1979, 186 sq.). Si με τοτος (18) correspond à un syntagme prépositionnel au datif pluriel, il y aurait extension de la finale thématique aux athématiques; sur la finale -ως/ος < *-o:is, cf. Brixhe 1983, 119. La présente forme confirme l'existence d'un doublet -ωσι (< *-oisi?), qu'on pouvait mettre en doute jusqu'ici:

- ζεμελωσι τετιττετικμενος ειτου (75), compte tenu de la formulation habituelle, pourrait procéder d'une erreur du graveur pour ζεμελωσ τι επιττετικμενος ειτου (inversion du groupe τι), voir Brixhe 1978, 11.
- En (92), dans [ζεμ]ελωσι iota est net sur la photo de MAMA IV 116, pl. 30, mais oblique et peut-être ajouté après coup.
- Cf. peut-être encore οκ αυγοσι (ou οκαυγοσι) (18) en face de οκκαυγοι (ou οκκαυγοι; nom. plur.?) de (69); dans un texte grec (corpus néo-phrygien, [22]), θέκνοσι, si -οσι n'est pas le fruit d'une inversion fautive pour -οις.

IE..^{??}ΝΟΥΤΑΙΣ

Si la lecture N était exacte, peut-être pourrions-nous analyser cette séquence en IE..^{??}ΝΟΥ ΤΑΙΣ.

IE..^{??}NOY: -NOY finale de 3e personne du plur. d'un impératif? cf. *ινου* (35, 71), [- - -]νου (7), *ανειττου* (30), *ιονου* (87), *αδειττου* (12). Fin d'une première phrase? Presque toujours, l'impératif clôt la phrase.

ΤΑΙΣ datif pluriel d'un démonstratif féminin? Pour l'utilisation de ce thème, cf. *τα μανκαι* (2), où Cl. Brixhe (1978/1, 7 et 13) avait, à tort peut-être, attribué *τα* (au lieu de l'habituel *σα*) à l'influence grecque. Pour la finale -ΑΙΣ, cf. infra ONOMANIAΙΣ et *δεκμουνταις/-της* (9, 31).

Naturellement, nous n'excluons pas IE..^{??}NOYΤΑΙΣ, datif plur. d'un nom d'agent, par exemple.

Un fait pourrait plaider pour la première hypothèse: l'arrivée d'un nouveau verbe (*εδαες*) et l'absence d'un mot coordonnant.

ΕΔΑΕΣ

Forme verbale (= «fecit») attestée jusqu'ici en paléo-phrygien seulement (passim), mais cf. peut-être néo-phrygien *εδαες* (18) et, pour la finale, *εσταες* (31).

ΠΙΝΚΕΤΑΣ

Peut-être nom d'agent. Seul nom d'agent identifié avec certitude en phrygien: paléo-phrygien *lavagtaei* (v. supra).

Δ.ΚΕΡΗΣ

Cette séquence constitue probablement un mot. On aurait sans doute tort de le mettre en rapport avec *δακαρ* (18) et *δακαρεν* (98), non seulement pour des raisons phonétiques, mais aussi parce que, si l'on ne peut rien dire de *δακαρ* (contexte obscur), *δακαρεν* a quelque chance d'être un verbe (= «fecerunt» selon Haas 1966, 112, 226, 239) et que le contexte n'est guère favorable à ce statut pour Δ.ΚΕΡΗΣ.

Peut-être pourrions-nous alors le rapprocher d'un substantif fourni par une inscription inédite trouvée à Vezirhan (Bithynie), que publiera G. Neumann (cf. Brixhe 1983, 130) et qui semble être écrite en un dialecte phrygien: *daker*, *dakeran*, *dakerais*.

Notons cependant que l'exiguïté probable de la lacune à la fin de la ligne IX risque d'être un obstacle à la restitution d'un A après Δ (voir, supra, le commentaire épigraphique).

Parmi les emplois de H dans les textes néo-phrygiens, il en est un qui évoque celui que nous avons ici: H pour E, soit en raison de la prononciation fermée de e, soit par hypercorrection avec référence à la

valeur ancienne de H, cf. $\eta\tau\iota$ - pour $\varepsilon\tau\iota$ - (114 et peut-être 6), $\pi\alpha\tau\epsilon\rho\eta\varsigma$ (98) et éventuellement $\pi\alpha\rho\tau\eta\varsigma$ (42, 87).

ΜΙΡΟΥΙΚ.

On peut être tenté de couper ΜΙΡΟΥ ΙΚ.: -ΟΥ désinence de datif ou de génitif? Pour -ΟΥ finale possible de génitif, v. supra sous ΚΝΑΙΚΟ; pour -ΟΥ finale possible de datif, cf. $\sigma\omicron\omicron\upsilon$ (21), $\kappa\omicron\nu\nu\upsilon$ (42) ou $\kappa\omicron\omicron\upsilon$ (92) (Brixhe 1983, 127). Serions-nous donc en présence, par exemple, du génitif d'un miros, déterminant du mot précédent ou suivant?

Cette analyse isolerait une séquence ΙΚ., puisque au début de la ligne XI ΚΝΑΙΚΑΝ constitue une unité. ΙΚ. correspondrait-il à un mot?

Une autre solution est envisageable: ΟΝΟΜΑΝΙΑΙΣ ΜΙΡΟΥΙ Κ[Ε], deux datifs coordonnés.

Pour une finale de datif -ΟΥΙ, deux explications seraient possibles:

a) Les thèmes en -e/o ont en paléo-phrygien un datif en -oi ou -oy (= [o:i/j]). En néo-phrygien, cette finale est devenue -u (-ΟΥ). Si l'on suppose la fermeture de o: en u(:) avant la disparition du second élément de la diphtongue, la désinence pourrait avoir connu un stade intermédiaire -u(:)i/j. Aurions-nous ici une graphie historique reflétant ce stade?

b) Datif d'un thème en -u, cf. $\mu\delta\upsilon\epsilon\iota$ (73) en face de $\mu\delta\omicron\upsilon\varsigma$ (69).

Tous les rapprochements actuellement disponibles orientent vers la première hypothèse:

- On connaît en Phrygie a) une rivière $\mu\iota\omicron\omicron\varsigma$ ($\mu\epsilon\iota\omicron\omicron\varsigma$, $\mu\eta\omicron\omicron\varsigma$, $\mu\upsilon\omicron\omicron\varsigma$, accentué sur l'initiale ou la finale), cf. J. Tischler, *Kleinasiatische Hydronymie*, Wiesbaden 1977, 101; b) une ville $\mu\iota\omicron\omicron\varsigma$ ($\mu\epsilon\iota\omicron\omicron\varsigma$, $\mu\eta\omicron\omicron\varsigma$, accentué sur l'initiale ou la finale), Tischler, l.c.; sur sa localisation (près des sources du Tembris, l'actuel Porsuk, à l'Ouest de la « Ville de Midas », entre Kütahya et Afyon), voir L. Robert, *A travers l'Asie Mineure*, Paris 1980, 267 (mais l'auteur signale là une inscription de Claros, qui mentionne une délégation de « Meiros la Grande »: cela semble indiquer l'existence, à côté de la Miros précédente, d'une localité homonyme et géographiquement proche).
- Le nom de personne $\mu\iota\omicron\omicron\varsigma$ ($\mu\epsilon\iota\omicron\omicron\varsigma$) est fréquent en Phrygie et dans les zones limitrophes, cf. Zgusta 1964, § 890, qui le fait dériver de l'hydronyme précédemment cité (doutes chez Tischler, l.c., qui n'exclut cependant pas un lien entre les deux noms).
- L'épithaphe inédite de Dokimeion évoquée supra (sous $\Lambda\overset{?}{\Omega}$. . .) fournit un mot ΜΙΡΟΣ qui — placé après deux anthroponymes (sans

doute respectivement au nominatif et au datif) et avant une forme verbale – pourrait correspondre à un substantif. Serait-ce le même substantif que nous avons ici? Il est possible que ce ΜΙΡΟΣ ait donné naissance à un adjectif dérivé en -ejo-, si l'on en juge par le mirejun livré par le texte de Vezirhan mentionné plus haut. Serait-il également à l'origine de l'hydronyme, du toponyme et de l'anthroponyme?

Ces considérations sont susceptibles d'éclairer le statut et la flexion du mot; elles ne nous apportent naturellement rien quant à son sémantisme.

On écartera tout rapprochement avec (μ)μυρα (25), proche sémantiquement de κακουν/κακα (v. Brixhe 1983, 128), parce que Y n'est pas là une graphie pour i, comme le montre μουρου[v] en (100).

KNAIKAN

Voir supra, sous KNAIKO (l. VI).

ΙΣ ΑΡΤΜΕΝΑ

A la fin de la ligne, il manque au plus une lettre qui pourrait appartenir au mot suivant.

ΑΡΤΜΕΝΑ: vraisemblablement participe parfait médio-passif. Pour son radical, plusieurs rapprochements sont possibles: – αργου dans la formule ευκιν αργου (30, 98); – εναρκε (supra, l. V), qu'il faudrait alors analyser EN-APKE avec un A produit de la fusion de l'augment et de la voyelle radicale; – paléo-phrygien arkiaevais (M-01a = Haas 1966, n° I), souvent interprété comme un adjectif patronymique, cf. memevais (M-01b = Haas 1966, n° II) et kanutieivais (P-03 = Haas 1966, n° XIV); nous ne croyons pas à la solution de Haas (o.c., 189): ates arkia evais «Ates -ia dedicavit».

Si nous avons affaire à un radical ark-, la graphie Γ présente ici ne constituerait pas un obstacle: le voisement de la sourde est naturel en ce contexte, cf. grec δόγμα ou παράδειγμα (sur les cas où la graphie pourrait ne pas en rendre compte, voir supra sous ΔΕΟΠΟΚΓΟΝΙΟΝ, l. VIII).

Que faire de ΙΣ? Un avatar de ιος, le relatif? cf. (5). Mais il n'y a pas de verbe entre ce ΙΣ et le ΙΣ de la ligne suivante, qui, lui, vaut probablement ΙΟΣ. Un relatif est donc sans doute exclu ici.

On peut penser au ις επιτετουκμενουν du texte (28). Mais, comme le montre la photo de MAMA IV 241, pl. 52, il faut certainement lire là ιος τι τετουκμενουν, qui est d'ailleurs la lecture de MAMA, cf. Brixhe 1978, 17.

Pourrait-on cependant reprendre l'idée que Haas exprimait à propos de ce «fantôme»? ΙΣ: un emprunt au grec (= εἰς [is])? Nous rappelons que, si le phrygien a jamais possédé une préposition *ens*, celle-ci a dû aboutir à *a(:)s*, voir Brixhe 1978, 17, et 1983, 117.

ΙΣ ΑΡΓΜΕΝΑ serait-il donc à considérer comme un syntagme constitué par une préposition et son régime? Autre solution: un composé ΙΣΑΡΓΜΕΝΑ.

ΟΠΑΡΙΚΟ ΟΑΝΟ

L'analyse de cette séquence présuppose la résolution de deux problèmes: a) Il n'est pas absolument certain que la ligne précédente soit complète; la lettre éventuellement manquante ne pourrait qu'appartenir au mot suivant: .ΟΠΑΡΙΚΟ? b) ΟΑΝΟ peut être une graphie pour [wa-no]; le /w/ phrygien semble s'être maintenu devant *a* (Brixhe 1983, 123) et le système graphique grec n'offrait guère pour sa notation que *O* et *OY* (accessoirement *Y*, *B* et *Φ*): ονα (2, 33, 36), ουελας (83), ορουαν – ορουενος (48, 106), ουανακταν (88), cf. encore dans l'onomastique anatolienne les doublets Οασις – Ουασις ou Οασσας – Ουασσας (Zgusta 1964, § 1145/1, 3, 6).

Mais, si à titre d'hypothèse de travail on supposait que la ligne XI est complète et que dans ΟΠΑΡΙΚΟ et ΟΑΝΟ le *O* initial a la même valeur, serait-il absurde de voir en ces deux séquences des composés (e.g. adverbiaux) ou des syntagmes à premier membre identique? ΟΠΑΡΙΚΟ ΟΑΝΟ ou ΟΠΑΡΙΚΟ Ο-ΑΝΟ? a) Le vieux pronom **e-/o-* semble avoir fourni au grec une unité *ὀ-*, susceptible d'être présente dans des verbes comme *ὀ-τρύνω* ou *ὀ-κέλλω* et dans des noms comme *ὀ-ζος* ou *ὀ-σχος* (cf. Frisk, GEW, s. *ὀ-/2*; Pokorny IEW, 280; F. Bader, BSL 68, 1973, 35), une partie des formes à premier élément *ὀ-* étant fréquemment rattachée à **sm*, cf. en dernier lieu A. Heubeck, *Donum Indogermanicum*, Festgabe A. Scherer, Heidelberg 1971, 123–129. b) La même unité est peut-être attestée en phrygien: dans *οδ[ακετ]* (27) (face à l'habituel *αδακετ*), si la restitution est exacte et si *ο-* n'est pas tout simplement le produit de la postérisation d'un *a* (Brixhe 1983, 118 sq.); dans l'impératif *οουιτετου* (2), qui n'a sans doute rien à voir avec le latin *videto* (ainsi Haas), cf. Brixhe 1979, 192.

Les pronoms *i.-e.* non personnels ayant fourni des particules avec, notamment, des fonctions d'adverbes ou de mise en relief (cf. F. Bader, o. c., 30 sq.), on peut s'attendre à voir leurs avatars historiques employés comme premier membre de composés ou comme prépositions, d'où, dans le cadre de cette hypothèse, la possibilité d'une double analyse: ΟΠΑΡΙΚΟ Ο-ΑΝΟ ou ΟΠΑΡΙΚΟ ΟΑΝΟ.

On aurait là un nouveau point de rencontre entre le grec et le phrygien.

EAYTAI

Datif d'un pronom emprunté au grec? Le thème $\alpha\upsilon\tau$ - est autochtone en phrygien, puisqu'il est déjà paléo-phrygien (Brixhe 1978/1, 12 sq.). Mais $\acute{\epsilon}\alpha\upsilon\tau$ - est en grec une création récente, d'où pour EAYTAI la possibilité d'un emprunt? Toutefois, on ne saurait écarter l'hypothèse d'un développement proprement phrygien, indépendant de et parallèle à celui du grec, à partir de l'accusatif singulier, cf. paléo-phrygien $\nu\epsilon\alpha\tau\upsilon\alpha$ (W-01b = Haas 1966, n° VIIb). En tout cas, s'il y a eu emprunt, celui-ci n'a pu qu'être favorisé par l'existence, en phrygien, d'une formule comparable à celle du grec.

ΙΣ ΚΕ

Probablement relatif + particule de phrase, cf. $\iota\varsigma\ \kappa\epsilon$ (5), $\iota\omicron\varsigma\ \kappa\epsilon$ (27, 34, 36, 37, 48). La graphie ΙΣ pour ΙΟΣ ne signifie pas nécessairement qu'en phrygien /io/ soit passé à i; elle pourrait représenter simplement le transfert mécanique, dans un texte phrygien, du flottement grec entre IO et I, interchangeables en ce contexte.

ΕΝΤΟΙΣΙΝΙΟΙ

Segmentation? Cette séquence ne rappelle rien de connu en phrygien. EN TOIΣ INIOI, d'où ΙΣ ΚΕ EN TOIΣ «celui qui dans ces conditions . . .»? Hypothèse plus que fragile.

Un indice, peut-être, pour la finale -OI du groupe: en l'absence apparente d'un verbe au pluriel dans la proposition qui commence avec ΙΣ ΚΕ, ce peut difficilement être une désinence de nominatif pluriel. Serait-ce une désinence d'optatif? En faveur de cette hypothèse, on peut invoquer l'existence d'un optatif en phrygien, cf. paléo-phrygien $\kappa\alpha\kappa\omicron\iota\omicron\iota$ (G-02c = Young 1969, n° 43b), $\kappa\alpha\kappa\upsilon\iota\omicron\iota$ (P-04b = Haas 1966, n° XVb), $[-\text{--}]\iota\upsilon\iota\omicron\iota$ (P-01 = Haas 1966, n° XIII, v. Brixhe, *Mélanges Mansel*, Ankara 1974, 243 sq.), peut-être $\alpha\gamma\alpha\tau\iota\omicron\iota$ (G-02a); néo-phrygien $\beta\epsilon\omicron\sigma\iota\omicron\iota$, dans l'apodose de (18), seul exemple à peu près sûr ($\iota\upsilon\iota\omicron\iota$ dans l'apodose de 55 est lu $[\epsilon]\iota\omicron\iota = \epsilon\iota\tau\omicron\upsilon$ par Haas 1966, 227: hypothèse bien hasardeuse). Contre cette hypothèse: a) à part, peut-être, le paléo-phrygien $\alpha\gamma\alpha\tau\iota\omicron\iota$, s'il s'agit bien d'un optatif, les optatifs identifiés en phrygien figurent tous dans des apodoses; b) dans les épitaphes grecques de Phrygie comportant une menace, l'optatif n'apparaît que dans l'apodose.

Si l'on devait isoler INIOI, pourrait-on le rapprocher de $\iota\omicron\nu\iota\omicron[v]$ (42)? cf. $\iota\omicron\nu\omicron\upsilon - \iota\nu\upsilon\omicron\upsilon$ (35, 71, 87).

KNOYMAN

Voir supra, l. III.

TIAN TE.

Si l'on conserve la segmentation TIAN TE.: rapport avec $\tau\iota\omicron\varsigma$ (32, 33, 34, 36, 59, 60, 76, 105, 108)? Ce $\tau\iota\omicron\varsigma$ ne peut être l'équivalent du grec $\Delta\iota\omicron\varsigma$ (Haas 1966, 67 et 86), puisque *d aboutit à d en phrygien. Mais il s'agit sans doute d'un génitif: en (106) il est relayé par $\omicron\omicron\upsilon\upsilon\epsilon\nu\omicron\varsigma$, qui doit être le génitif d' $\omicron\omicron\upsilon\upsilon\alpha\nu$ (48), voir Brixhe 1983, 127. TIAN ne pourrait être que l'accusatif du même athématique, cf. paléo-phrygien materan (passim).

Mais une autre analyse est possible: KNOYMAN TI ANTE., où TI serait la particule identifiée par Cl. Brixhe 1978, 8 sqq.

IAETOI

Certes IAETOIOI rappelle la finale de paléo-phrygien kakoioi: optatif d'un dénominatif issu de ideto-, comme kakoioi repose sur kako-? Ce verbe serait-il un optatif de souhait (cf. l'optatif dans les menaces des épitaphes grecques)?

Mais une segmentation IAETOI n'est-elle pas plus « naturelle »? Faudrait-il analyser la séquence comme IAE-TOI? Serait-ce le verbe de la relative, si INIOI n'est pas un verbe? Serait-il au même mode et au même temps, aurait-il la même valeur qu' $\alpha\delta\delta\alpha\kappa\epsilon\tau / \alpha\beta\beta\epsilon\epsilon\tau$ (subjonctifs éventuels)? $\alpha\beta\beta\epsilon\epsilon\tau\omicron\iota$ est attesté en (91) et (113). Cl. Brixhe (1979, 179 sq.) a tenté d'éliminer l'existence d'une désinence -toi; peut-être a-t-il eu tort.

Si INIOI est le verbe de la relative, IAETOI est celui de la principale: un subjonctif injonctif comme $\mu\epsilon\beta\epsilon\epsilon\tau$ en (86) et (111)?

OINIS

Cette séquence comporterait-elle deux mots? OI, datif de l'anaphorique (v. Brixhe 1978/1, 8 sqq.) renvoyant à $\iota\varsigma$, et $\nu\iota\varsigma$, adverbe? Sur un hypothétique $\nu\iota$ - adverbial en phrygien, v. Haas 1966, 97.

Le nombre des obscurités subsistant à l'issue de ce commentaire rend inutile la présentation d'une nouvelle segmentation du texte. Le lecteur aura, au fil de la discussion, aisément repéré les quelques unités nouvel-

les, sûres ou vraisemblables, qui n'apparaissent pas dans la segmentation provisoire.

Grâce aux parallèles offerts par les inscriptions grecques de Phrygie, on comprend pour l'essentiel les courtes imprécations néo-phrygiennes. On pénètre, hélas, beaucoup plus difficilement les textes plus longs, qui s'écartent des formules habituelles, cf. (18), (31), (48). L'opacité croît avec la longueur du document et l'originalité de la formulation. C'est la raison pour laquelle nous avons ici soulevé plus de problèmes que nous n'en avons résolu. Certaines de nos suggestions – nous en avons conscience – pourront paraître aventureuses: elles sont destinées à « provoquer » le chercheur et à stimuler la réflexion.

Bibliographie

- Brixhe 1978 : Cl. Brixhe, *Verbum* I 1, 3–21.
 Brixhe 1978/1 : Cl. Brixhe, *Verbum* I 2, 1–22.
 Brixhe 1979 : Cl. Brixhe, *Verbum* II 2, 177–192.
 Brixhe 1983 : Cl. Brixhe, in *Le lingue indoeuropee di frammentaria attestazione* (Atti del Convegno della Società Italiana di Glottologia e della Indogermanische Gesellschaft, Udine 22–24 settembre 1981), Pise, 109–133.
 Brixhe 1984 : Cl. Brixhe, *Essai sur le grec anatolien au début de notre ère*, Nancy.
 Haas 1966 : O. Haas, *Die phrygischen Sprachdenkmäler* (= *Ling. Balk.* X), Sofia.
 Lejeune 1969 : M. Lejeune, *REA* LXXI, 287–300.
 Lejeune 1970 : M. Lejeune, *Kadmos* 9, 51–74.
 Young 1969 : R. S. Young, *Hesperia* 38, 252–296.
 Zgusta 1964 : L. Zgusta, *Kleinasiatische Personennamen*, Prague.

Pour les textes paléo-phrygiens (transcrits en caractères latins), la première référence (M, W, G, P + chiffres) renvoie à Cl. Brixhe et M. Lejeune, *Corpus des inscriptions paléo-phrygiennes*, Paris 1984.

Les textes néo-phrygiens (en caractères grecs) sont cités, entre parenthèses, d'après Haas 1966 (n° 1–110), Brixhe 1978 (n° 111–114), et Cl. Brixhe – M. Waelkens, *Kadmos* 20 (1981), 68–75 (n° 115).

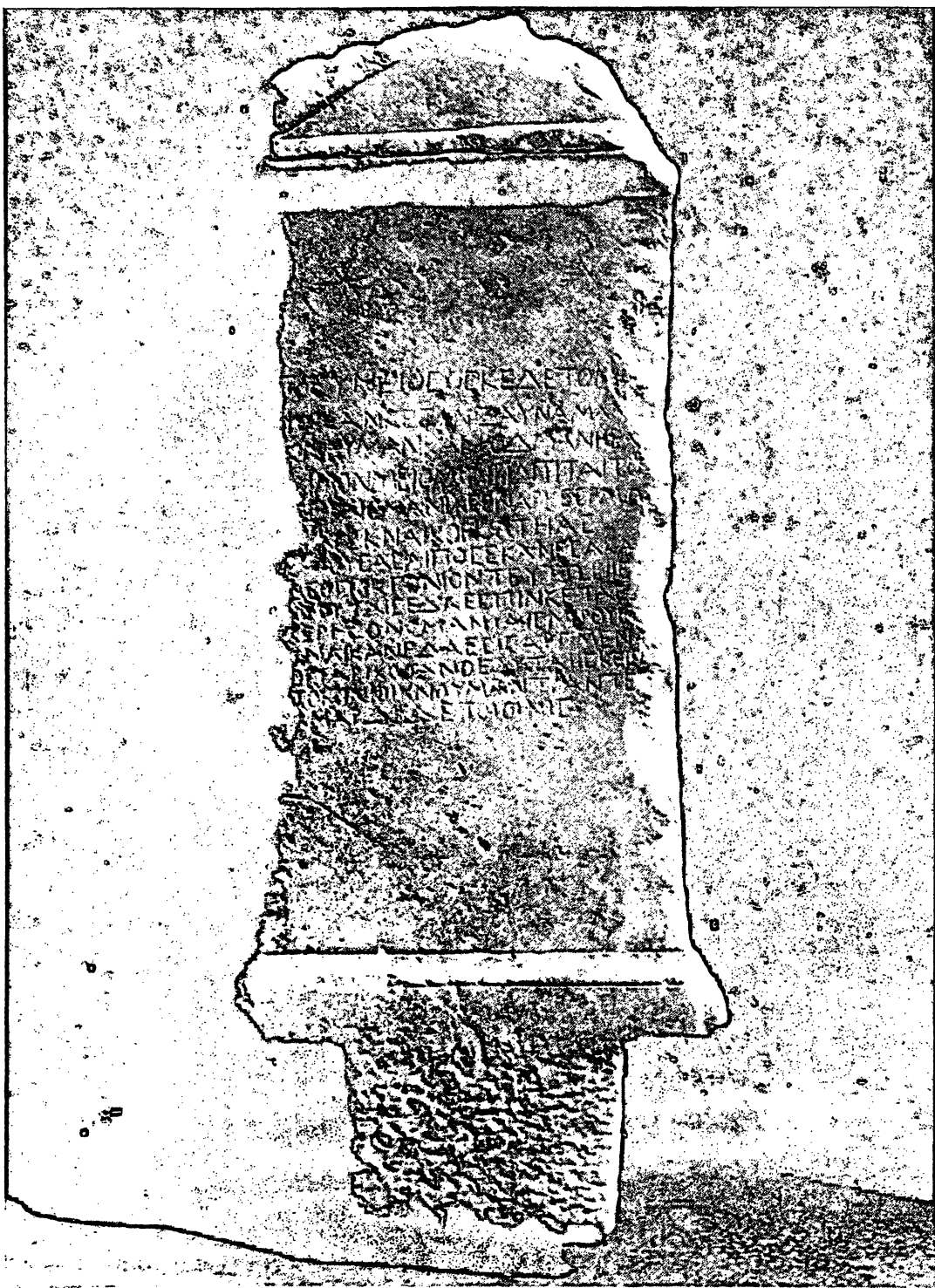


Planche I. Ensemble du monument

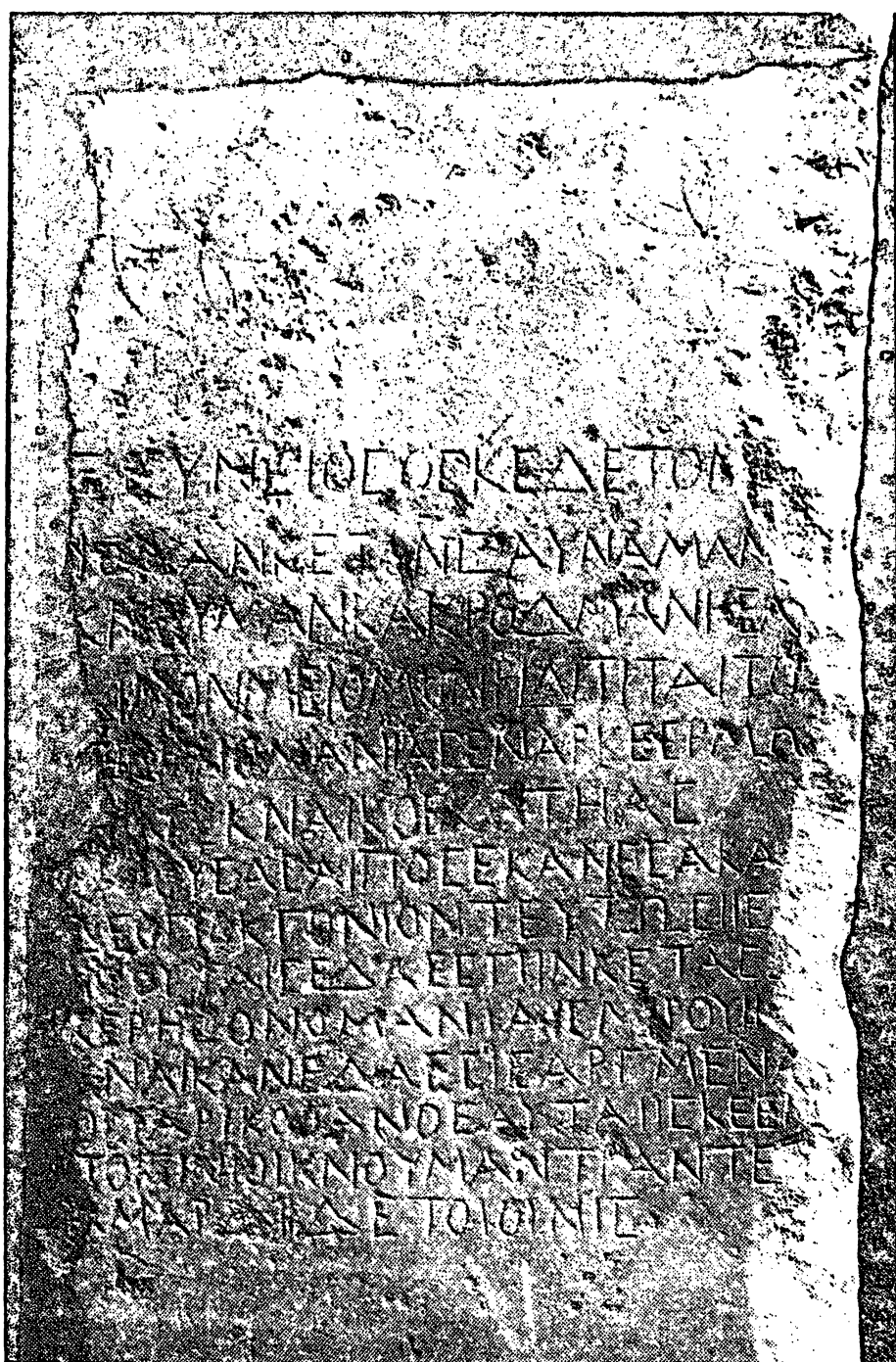


Planche II. Surface inscrite

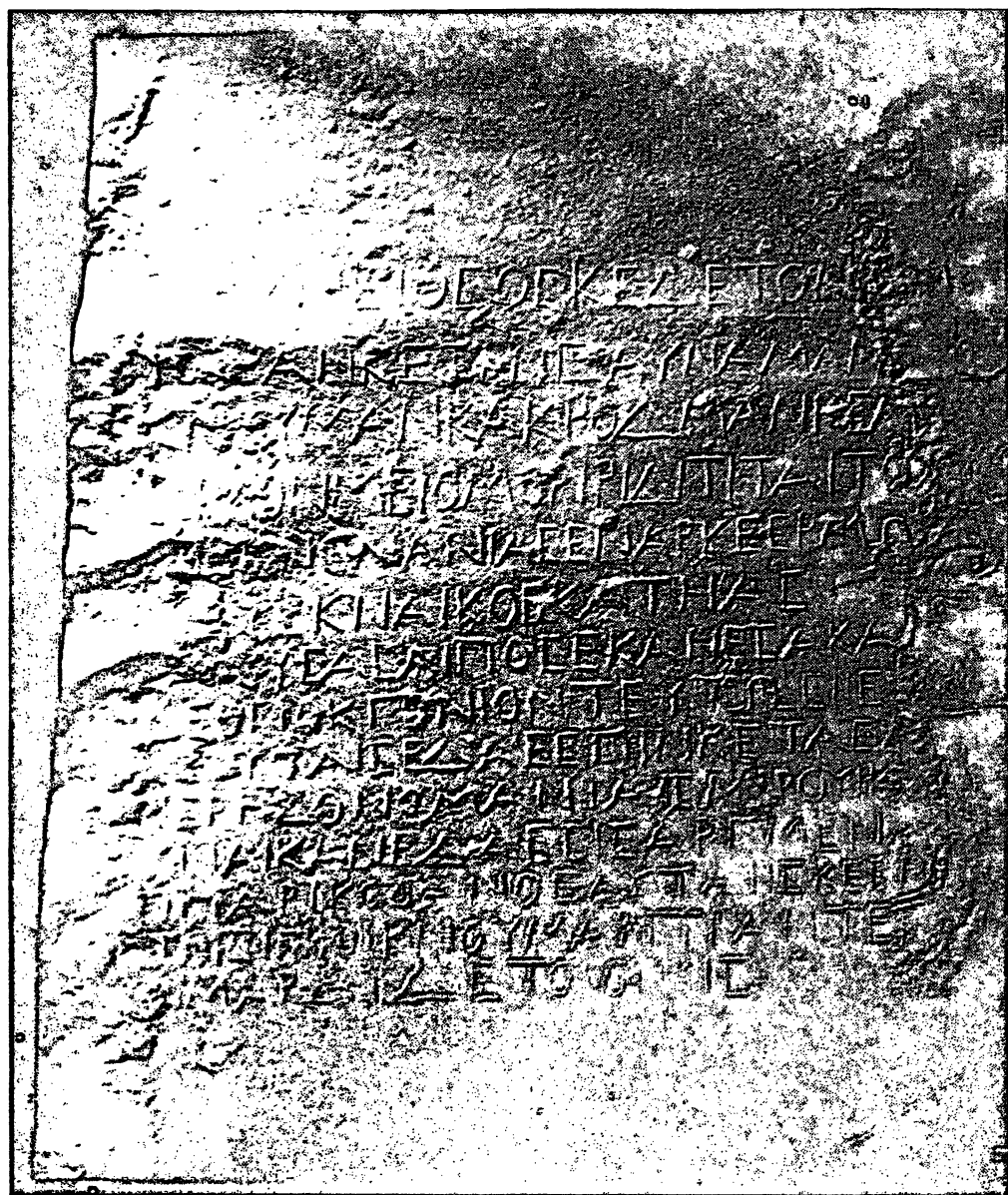


Planche III. Estampage

